Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 55 (1872)

Artikel: Récit de la fête

Autor: Grangier, L.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-89979

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

RÉCIT DE LA FÊTE.

Leere Seite
Blank page
Page vide

Les réunions annuelles de la Société helvétique des Sciences naturelles ont, on le sait, un double but à atteindre : un but officiel, sérieux et tout à fait scientifique, qui consiste à se communiquer les résultats de toute une année d'études et à se préparer en commun à de nouveaux labeurs, et un but essentiellement familier, qui a pour effet de resserrer entre les sociétaires les doux liens de la confraternité. C'est là, du reste, plus ou moins la base de toutes nos Sociétés fédérales.

L'extension du compte-rendu que nous avons l'honneur de publier, suffira pour convaincre que l'année 1872 n'a pas été stérile pour la science et que le premier but de la réunion de Fribourg a été dûment atteint. La seconde partie du programme a-t-elle été également bien remplie? Nous osons le croire en nous rappelant la satisfaction que nos hôtes nous ont exprimée avec tant de bienveillance. Qu'il nous soit donc permis, à l'exemple d'autres villes, d'en perpétuer le souvenir en insérant dans notre volume un récit de cette fête,

récit aussi simple que l'esprit qui a présidé à ses préparatifs.

La Société helvétique des Sciences naturelles, sur le point de se réunir à Frauenfeld pour y tenir, au mois d'août 1871, sa 54e session annuelle, avait voulu s'assurer pour l'année 1872 l'hospitalité d'une ville de la Suisse occidentale et s'était adressée, à cet effet, à la petite phalange de ses sociétaires fribourgeois. Ce n'était pas la première fois que Fribourg était appelé à l'honneur de recevoir dans ses murs cette imposante assemblée : en 1840, la Société y avait eu sa 25e session annuelle sous la présidence du vénérable Père Girard. Mais la Société cantonale qui s'était constituée à cette époque n'existait plus, et la mort avait fait jusqu'à ce jour bien des vides parmi les hommes que leur vocation ou leurs goûts appelaient spécialement à s'occuper de l'étude des sciences naturelles. Nous devions donc, pour nous préparer à recevoir dignement nos hôtes, réunir le petit nombre de nos sociétaires disséminés et chercher, en outre, à nous procurer de nouveaux éléments. Le succès de nos démarches dépassa notre attente : à la seule idée de l'honneur qui nous était fait, une quarantaine de nouveaux membres vint bientôt renforcer le faible noyau de notre ancienne Société, la Société fribourgeoise fut reconstituée, et nous pûmes dès lors voir venir le grand jour d'un œil presque rassuré.

Le grand jour arriva donc, et avec lui nos chers hôtes, auxquels nous étions tous impatients de serrer la main. Ils trouvèrent pour les recevoir, à défaut de savants dignes d'eux, une population hospitalière et franchement sympathique qui, de concert avec nos autorités cantonale et communale, avait puissamment contribué à la réussite de la fête, par l'appui tant matériel que moral qu'elle nous avait prêté.

Dimanche 18 août, les trains de l'après-midi et du soir nous amenèrent des sociétaires de toutes les parties de la Suisse, et surtout de Bâle, Berne, Genève, Neuchâtel, Vaud et Zurich. Reçus à la gare par les membres des différents comités de la fête, les arrivants étaient aussitôt accompagnés par des jeunes gens de nos écoles au bureau des cartes et des logements, établi à l'hôtel des Charpentiers, et de là dans les maisons hospitalières de nos combourgeois qui leur ouvraient à l'envi leurs portes.

A 6 heures, une modeste collation offerte par la Société de Fribourg, notre musique militaire en tenue et l'élite de la population attendaient nos hôtes au jardin de Tivoli. La nuit venue, la croix fédérale avec les armes du canton et de la ville de Fribourg se détachaient en traits de feu au faîte du chalet-restaurant et étaient aperçues au loin. Chaque arbre recélait dans son feuillage quelques globes lumineux. La nature, si longtemps grise et pluvieuse, avait voulu faire fête avec ses disciples; le ciel était splendide et la lune, dans son plein, argentait à l'horizon le long panorama des Alpes fribourgeoises. Enfin, la musique vint prêter un nouveau charme au tableau et cette animation extraordinaire, dont nos fêtes fédérales paraissent avoir le secret, se prolongea bien avant dans la nuit.

Cette animation a du reste bien sa raison d'être; on conçoit que cet agréable prélude des travaux sérieux que le lendemain réserve à notre Société, soit toujours pour elle un moment d'effusion. On se revoit après un an de séparation et souvent plus, et à l'apparition de chacun de ces vétérans de la science qui, malgré l'âge et la distance, se font une fête d'assister à nos réunions, ce sont de nouvelles acclamations qui éclatent, c'est à celui qui pourra le mieux exprimer sa joie du revoir. A Fribourg, hélas! cette joie ne fut pas sans mélange :

deux membres chéris de leurs collègues, deux savants distingués, naguère des plus assidus à nos fêtes, manquaient surtout à l'appel; de sorte qu'après un premier moment d'effusion, la pensée d'une éternelle privation ne pouvait qu'assombrir le front de quiconque avait connu les illustres défunts.

Le lendemain (lundi 19), le plus grand nombre de nos hôtes, levés avec le jour, se portent par groupes vers les ponts suspendus, d'où ils peuvent déjà admirer à loisir notre vieille cité, avec ses rochers, ses tours et ses remparts cinq fois séculaires qu'étreignent de tous côtés les flots sinueux de l'impétueuse Sarine.

A dix heures, la Société se réunit en assemblée générale à la grande salle du Lycée, ornée pour la circonstance, et avec plus de goût que de profusion, de verdure et de fleurs au milieu desquelles s'élève le buste du Père Girard. La bienveillante figure de celui qui, il y a 32 ans, présidait aux travaux scientifiques de notre Société, semble sourire aux nobles efforts de la nouvelle génération, en la voyant fidèle aux traditions du passé.

A 2 heures, après une séance des mieux remplies, un premier banquet servi dans la grande salle de la Grenette par les soins de M. Pontet, maître d'hôtel des Charpentiers, réunit environ 200 convives, tant sociétaires qu'invités. On nous saura gré de résumer ici les toasts qui y ont été portés.

M. le Dr Thurler, notre président, porte le premier toast à la Patrie :

« Très-chers Collègues, dit-il, vous savez que la première pensée de nos fêtes, comme le premier toast de nos banquets, appartient à la Patrie. Heureux le pays où ce souvenir n'est point une vaine parole, mais où il trouve un écho dans toutes les réunions, quels que

soient d'ailleurs leur but, leur esprit et leurs tendances ! De toutes ces réunions, il semblerait que ce sont celles de la science qui devraient lui rester le plus étrangères : ne nous dit-on pas souvent d'elle qu'elle est cosmopolite ? Cosmopolite ! oui, par ses recherches, par ses relations, par l'objet de ses études, par la vénération dont elle entoure toutes les illustrations scientifiques. Mais ne devient-elle pas nationale lorsqu'elle travaille à la prospérité du pays, qu'elle ajoute peut-être un lustre à sa grandeur ; — nationale surtout, quand, dans les jours d'épreuve, elle peut contribuer à la défense du territoire ? C'est au nom de cette science nationale que je vous invite tous, Messieurs, à vous lever et à porter avec moi notre premier, notre meilleur toast : *A la Confédération suisse,* notre patrie bien-aimée ! Qu'elle vive ! »

M. Henri Schaller, au nom du Conseil d'Etat, remercie la Société helvétique d'avoir bien voulu choisir Fribourg pour y tenir son Congrès, et il souhaite chaleureusement la bienvenue à ses membres : « Nous éprouvons, dit-il, à vous voir parmi nous les mêmes sentiments de joie et d'amitié qui animaient nos devanciers à l'époque où le modeste et savant Cordelier présidait à votre réunion. La nouvelle génération fribourgeoise s'inspirera de l'exemple des Agassiz, des Perrotet, des Lagger, des Pahud et de celui de nos savants hôtes pour se mettre, à son tour, à l'œuvre et étudier les richesses de notre belle patrie. » M. Schaller porte son toast à la Société helvétique des sciences naturelles.

M. le conseiller P. Mérian, de Bâle, remercie dans les termes les plus bienveillants les autorités et ses collègues de Fribourg de la réception cordiale qui a été préparée à la Société helvétique, et boit à la santé des Fribourgeois.

M. Chollet, syndic de Fribourg, répond à M. Mé-

rian : « La Suisse, dit-il, est le pays des associations; elles y abondent, parce que l'association est une émanation de l'esprit républicain. Aucune cependant n'est plus digne de nos hommages, par son caractère et par son but, que la Société helvétique des sciences naturelles; aussi sommes-nous heureux et fiers de la posséder dans nos murs. »

M. le professeur de la Rive, de Genève, rappelle qu'il assistait déjà à Fribourg à la fête annuelle de la Société qui y a eu lieu il y a 32 ans, et il n'a pas oublié la généreuse réception d'alors. « Depuis, que de changements dans les personnes! Beaucoup sont morts. Que de changements aussi dans les choses! La science a marché, mais une chose est restée : c'est l'esprit de franchise, de simplicité, exempt de mesquineries et de rivalités, qui s'est maintenu dans notre Société, et nous le devons à ses fondateurs. Nous en possédons un parmi nous (M. le professeur Studer, de Berne), aussi gardons-le précieusement. »

M. de la Rive rappelle les relations d'amitié qui ont toujours lié Fribourg et Genève, avant la Réformation comme en 1814, où un bataillon fribourgeois entrait le premier à Genève qui venait de recouvrer son indépendance. M. de la Rive boit à la santé du président, des Fribourgeois, et au développement de l'esprit scientifique dans le canton de Fribourg.

Les toasts officiels épuisés, M. le professeur Desor, de Neuchâtel, captive notre attention par un discours qui émotionne profondément les vétérans de la Société.

M. Desor nous rappelle qu'après nous être abandonnés à la joie et à l'enthousiasme que nos réunions annuelles éveillent dans nos cœurs — enthousiasme auquel peuvent se livrer les heureux citoyens d'un heureux pays—nous devons revenir à un sujet plus sérieux.

« Depuis trente ans, dit M. Desor, j'ai vu dans notre Société bien des hommes voués à la science ; mais aujourd'hui il nous en manque quelques-uns des plus chers.

» Les anciens, dans leurs banquets, observaient une religieuse coutume : ils se souvenaient des absents.

» A leur exemple, souvenons-nous, non-seulement dans les heures de recueillement, mais dans les heures de réjouissances, de ceux qui nous ont quittés.

» Ces bons collègues, que la mort nous a enlevés, seraient heureux de se retrouver avec nous et de prendre part à notre fête. Deux hommes de science étaient assis, l'année dernière, dans une réunion pareille, l'un à côté de l'autre, deux hommes que nous regrettons : Arnold Escher de la Linth et Pictet de la Rive. Ils nous ont été ravis.

» On ne porte pas un toast aux morts; mais si, du moins, on pouvait leur envoyer un salut, nous leur dirions que nous ne les oublions pas, mais que nous voulons nous inspirer de leur exemple.

» Que leur souvenir soit toujours présent parmi nous et que l'assemblée se lève pour donner ainsi un hommage à leur mémoire. »

Tous les assistants, profondément émus, se lèvent dans un religieux silence.

A M. le professeur Desor succède M. le Dr Lebert, ancien professeur à Zurich, aujourd'hui professeur à Breslau.

« C'est un devoir du cœur que je remplissais, nous dit-il, en venant de si loin assister à votre fête. J'aime à prendre part aux congrès de la Société helvétique ; j'aime à revoir cette belle Suisse où j'ai passé bien des années de ma vie. C'est que je me sens attiré vers vous par une qualité que j'aime : la science suisse a un cachet particulier, un mélange de patriotisme, de pro-

fondeur, de simplicité, de parfaite connaissance de tout ce qui se fait ailleurs et bien loin même de vos frontières.

» Les fondateurs de la science en Suisse étaient en même temps d'excellents patriotes, témoin Conrad Gessner et quelques-uns de ses contemporains. Albert de Haller, le plus grand poète de la Suisse et le créateur de la physiologie moderne, a préféré renoncer aux honneurs que lui décernait l'Allemagne pour revenir dans son pays. De Saussure, de Candolle ont consacré la plus grande partie de leur existence à leur patrie qu'ils ont illustrée.

« L'exemple de ces hommes n'a pas été perdu. Et combien d'hommes distingués n'ai-je pas rencontrés depuis l'année 1833, où je suis devenu membre de votre Société ! Beaucoup sont morts aujourd'hui, mais leur esprit est resté intact parmi vous. On l'a vu en assistant à la séance de ce matin : la science y a été complétement représentée. Une chose surtout m'a frappé : il y avait peu de phrases et beaucoup d'idées. Nulle part comme en Suisse la science ne cherche autant à se vulgariser : depuis la chaumière de la vallée jusqu'au chalet de la montagne, chacun veut y goûter. Que la Suisse se souvienne de son passé et en reste digne. »

En terminant, M. le professeur Lebert boit à la science suisse.

M. Charles Vogt, professeur à Genève, voit dans une réunion comme la nôtre un élément sur lequel il tient, dès la première séance, à rappeler l'attention : c'est la liberté, c'est l'indépendance, élément essentiel de notre bonheur.

« Oui, nous sommes indépendants, car nous vivons par nous-mêmes et pour nous-mêmes. Nous n'attendons ni honneurs, ni décorations, ni richesses ; souvent

nos professeurs sont payés par la misère; néanmoins nous travaillons pour la délivrance des esprits, pour leur affranchissement de tout préjugé, de toute idée préconçue. Nous cherchons cet affranchissement par l'étude et la connaissance exacte des faits et par l'indépendance des travaux. C'est donc à la liberté que nous devons notre bonheur; puisse-t-elle être répandue et porter partout d'heureux fruits ! »

M. Forel, professeur à Lausanne, porte un toast, en allemand et en français, à la Suisse allemande.

M. le comte Szimanowski fait observer que la Suisse italienne mérite aussi une place dans nos souvenirs. « Mais, dit-il, pour nous autres étrangers, il y a autre chose encore qui nous fait apprécier la Suisse : elle est l'égide et l'abri de toutes les grandes infortunes. Je bois à la santé de tous ceux qui représentent ici la Suisse et ses sentiments d'humanité. »

M. Dor, professeur à Berne, porte un toast à nos hôtes étrangers : MM. Milne-Edwards de l'Institut de France; Lecomte, docteur ès-sciences, à Philadelphie; Scudder, de Boston; Volpicelli, de Rome; James Heywood, de Londres; Lebert, professeur à Breslau; Muller et Reichert, à Fribourg en Brisgau; de Clermont, docteur ès-sciences, à Paris; Brunner de Wattenwyl, conseiller aulique, à Vienne.

M. Milne-Edwards remercie la Suisse au nom de la science et de l'humanité : « Nous aimons la Suisse, dit l'illustre étranger, non-seulement parce qu'elle est l'asile de la liberté de penser et que ses savants ont élargi les horizons de la science, mais parce qu'à la science et à la raison elle sait allier les instincts du cœur.

« Il y a dix-huit mois, c'était la voix du cœur que vous faisiez entendre à nos malheureux soldats. C'est dans votre pays aussi, c'est à Genève qu'a pris nais-

sance l'idée de cette grande association de secours aux blessés; cette idée fait la gloire de la Suisse et de l'humanité. » M. Milne-Edwards porte son toast à la Convention de Genève.

M. le colonel Perrier évoque le souvenir et l'ombre de Cornelius Agrippa. « Ce savant nécromancien reçu physicien de ville à Fribourg, en 1534, écrivait alors, par reconnaissance sans doute, cette boutade humiliante : « Fribourg est une ville dépourvue de toute espèce de culture de sciences et de littérature. » Si du haut de l'Empyrée, Cornelius peut contempler les progrès accomplis depuis trois siècles, s'il peut voir aujourd'hui cette nombreuse assemblée d'hommes distingués et de savants venus de toutes parts, et même du nouveau monde, pour honorer Fribourg de leur présence, il doit avoir réformé son jugement. Mais il nous doit aussi une rectification, un *erratum,* et c'est à cet erratum que je porte mon toast. »

M. le Dr Vouga, de Neuchâtel, boit à la santé des vétérans de la Société helvétique.

Ce fut là le dernier toast. Il aurait été suivi de bien d'autres encore — car l'excellent *Yvorne* offert par notre Conseil d'Etat avait délié et les langues et les cœurs — mais le président annonça que le moment était venu de faire la petite excursion du viaduc de Grandfey, prévue par le programme.

Il était cinq heures. Cinq minutes après, le joyeux cortége prenait la route du Palatinat, contemplant partout sur son passage les monuments de l'ancienne cité des Zähringen se dressant fièrement au milieu des constructions modernes : en face de la salle du banquet — heureuse coïncidence — la statue en bronze du Père Girard qui, ici comme tout à l'heure au Lycée, semblait patroner notre fête; à gauche, celle de l'intrépide Samson qui, du haut de sa fontaine du moyen

âge, sa mâchoire d'âne à la ceinture en guise de coutelas, paraît braver les Philistins de tous les temps et de toutes les nations; puis, à droite, une suite d'églises et de couvents, dont, chemin faisant, nous nous plaisions à raconter l'histoire à nos hôtes; au milieu de ces pieux édifices, monuments de la foi de nos pères, l'hôtel de la Préfecture, avec son toit pointu, ses dragons altérés et ses gracieuses galeries; enfin, l'élégant château de M. le comte Amédée de Diesbach, au milieu de sa verte pelouse entrecoupée de bosquets, et, quelques pas plus loin, la tour et la porte de Morat, qu'aucun de nos hôtes ne franchit sans jeter un coup d'œil sur ces restes gracieux de nos anciennes fortifications, sur ces gentilles tourelles écussonnées qui dominent le ravin. Quelques pas encore, et nous nous trouvâmes sous les majestueux ormeaux du Palatinat qui nous prêtèrent leur frais ombrage pendant la plus grande partie de la route.

Le trajet de la ville au viaduc ne se fit pas sans de nombreuses haltes pour admirer les sauvages gorges de la Sarine, dominée par la vieille cité, avec sa collégiale aux aiguilles fleuronnées, ses nombreux clochers, ses gracieux ponts de fil de fer, le tout couronné par la verdoyante chaîne de nos Alpes : « Quelle ville intéressante et pittoresque que ce Fribourg ! quels sites ! quelles beautés âpres et sauvages ! » Ces paroles, qui servent d'introduction aux *Nouveaux souvenirs de Fribourg,* de M. le colonel Perrier, vinrent souvent frapper nos oreilles, et les bons Fribourgeois étaient fiers des louanges prodiguées à leur heureux berceau.

Mais tout à coup, au milieu de cette joyeuse contemplation, les fronts se recueillirent : ce fut à la vue du modeste cimetière sur lequel plongeaient nos regards et où reposent depuis 18 mois ces infortunés soldats de l'armée de l'Est que l'artillerie ennemie avait épargnés et

qui s'étaient traînés à travers mille souffrances et mille privations jusque dans nos murs hospitaliers, pour y payer leur tribut à un autre fléau non moins terrible que celui qui leur avait mis naguère les armes à la main. Après avoir jeté un regard de compassion et de pieuse sympathie sur ces tombes solitaires, nous reprîmes la route de Grandfey et avec elle le cours de nos idées.

Nous arrivons bientôt au viaduc; une demi-heure est consacrée à admirer cette œuvre de génie qui fait à la fois honneur et à ses entrepreneurs et à ceux qui ont eu le courage d'en supporter les frais. Il n'entre pas dans le cadre de notre rapide récit de donner des détails spéciaux sur cette merveilleuse construction, si souvent décrite d'ailleurs par des plumes mieux autorisées que la nôtre.

Au retour, la Société fait une halte à la Poya, où une réception — une agréable surprise — nous a été réservée par M. le comte Edouard de Diesbach. C'est de la terrasse de cette charmante villa que l'œil découvre le mieux le splendide panorama des Alpes et, à ses pieds, notre curieuse ville « avec ses maisons couchées, adossées, perdues plutôt qu'assises dans une presqu'île de rochers abruptes et escarpés, resserrée dans les méandres du capricieux torrent qui l'enlace tantôt de flots jaunâtres et grondants, tantôt d'un mince ruban paisible et vert comme l'émeraude » (*).

Ce n'est qu'à regret que l'on s'arrache à ce ravissant spectacle et à l'aimable hospitalité de M. de Diesbach, auquel M. Henri de Saussure, de Genève, exprime en temes chaleur eux les remercîments sincères de la Société.

(*) F. Perrier. *Nouveaux souvenirs de Fribourg.*

Mais le temps s'écoulait rapidement, et à 8 heures une autre jouissance nous attendait : un concert d'orgue à St-Nicolas.

Cette heure passée à la Poya avait charmé nos yeux et flatté nos palais; pendant celle que nous passâmes ensuite sous les voûtes de notre Collégiale, M. Edouard Vogt employa toutes les ressources de son beau talent à captiver nos oreilles et à toucher nos cœurs. En entendant ces sons puissants, ces accords harmonieux, certes, personne ne se douta que le chef-d'œuvre de Mooser était en réparation et ne pouvait produire ses plus saisissants effets.

Au sortir de St-Nicolas, une agréable soirée passée ensemble à l'hôtel des Merciers termina gaiement cette journée si bien remplie. L'heure de minuit rappela aux sociétaires la tâche importante du jour suivant, et l'on se quitta en se disant de nouveau comme la veille : « A demain les affaires sérieuses ! »

Nous voici au mardi 20 août, second jour de la fête. A 8 heures, les différentes sections se réunissent dans les salles du Lycée et du Collége. Nous ne parlerons pas ici de leurs travaux; les procès-verbaux sont là pour témoigner de leur importance et de leur fécondité. A 2 heures, le dîner officiel appelle de nouveau tous les membres de la Société et leurs nombreux invités à la salle de la Grenette, et c'est ici que nous rereprenons notre tâche de narrateur.

Le dîner ne le cède en rien à celui du premier jour; les convives sont presque aussi nombreux et l'on remarque parmi eux plus d'entrain encore que la veille; et cela se comprend : les discours officiels sont plus ou moins épuisés, on a fait suffisamment connaissance, la glace est tout à fait rompue; aussi n'est-ce plus dès lors qu'un feu de file de toasts, dont plusieurs fort hu-

moristiques excitent et entretiennent la gaîté générale.

M. Majeux, délégué du Conseil communal, porte au nom de la population unanime le toast à la Société helvétique des sciences naturelles. En offrant le vin d'honneur de la ville, il rappelle que jadis lorsque Fribourg avait la visite de quelque grand personnage, duc, empereur ou pape, le Conseil de la République n'avait rien de mieux à offrir à ses hôtes que le petit clairet de Grandfey. « Le soleil est-il moins chaud qu'autrefois? sommes-nous devenus plus difficiles aujourd'hui? Toujours est-il que, à défaut du crû de Grandfey, d'où la vigne a disparu depuis longtemps, nous pouvons, grâce à nos bons voisins de Vaud, de Neuchâtel ou de France, recevoir nos Confédérés en leur présentant quelque chose de mieux. Et c'est au nom du Conseil communal et de la population de notre ville que je vous prie, Messieurs, d'accepter un verre de vin. Mais j'ai une autre prière à vous adresser : c'est que vous n'attendiez plus 32 ans avant de venir de nouveau serrer la main des Fribourgeois. »

M. le Dr Lombard, de Genève, assistait déjà en 1840 à la réunion de la Société helvétique à Fribourg et en a gardé les meilleurs souvenirs. En portant un toast au canton de Fribourg, il fait allusion, dans un langage semé de saillies qui excite une hilarité générale, aux relations anciennes et modernes de Genève et de notre ville.

M. le professeur Grangier s'adresse aux membres de la Société helvétique venus du dehors : « En venant, leur dit-il, de toutes les contrées de la Suisse et de l'étranger pour assister à notre réunion, vous ne vous attendiez sans doute pas à trouver dans notre modeste ville des savants dignes de vous recevoir ; et, en effet, ceux que vous appelez avec tant de bienveillance vos *collègues*, ne sont, à bien peu d'exceptions près, que de

dociles élèves heureux de suivre vos leçons et tout disposés à en profiter ; aussi attendions-nous avec la plus vive impatience votre arrivée au milieu de nous. Cette impatience, vous avez pu voir que toute la population de Fribourg la partageait. C'est que cette population, à peine sortie de son long assoupissement pour demander à l'industrie une nouvelle activité, une nouvelle vie, sent fort bien que son industrie aboutirait à fort peu de chose, si elle n'avait la science pour base et pour appui. » M. Grangier termine en portant un toast à l'union de plus en plus étroite de la science et de l'industrie.

M. Sylvius Chavannes, pasteur à Bex, relève dans les termes les plus flatteurs les efforts déployés par Fribourg pour s'approprier les bénéfices de la science et de l'industrie modernes. Il rappelle tour à tour les ponts jetés sur la Sarine, le chemin de fer, acquis au prix de tant de sacrifices, les nouvelles conquêtes en perspective, conquêtes consistant à utiliser avec intelligence les produits et les forces de la nature ; puis l'orgue, cette merveille de l'art, dont les sons puissants et harmonieux l'ont si fortement impressionné la veille.

« Chers amis, s'écrie M. Chavannes en terminant, continuez à lutter avec la nature, à en dompter les forces ; continuez à vous approprier les découvertes de la science ; continuez enfin la culture de l'art dont votre orgue est une si noble expression. — Buvons à Fribourg, la ville des ponts et la ville de l'orgue. »

M. Volpicelli, professeur à l'Université de Rome, dit que la science progresse et se développe dans la paix par les relations internationales et par la liberté. « En marchant vers la liberté, nous dit ce savant, l'Italie se rapproche de la Suisse. Je porte un toast au bonheur des deux pays. »

M. Ritter, ingénieur, boit à la santé de Livingston,

l'intrépide explorateur. Aux efforts tentés pour porter parmi les tribus africaines le flambeau de la civilisation, il rattache l'idée d'une ligue pour l'abolition de l'esclavage, ligue dont il serait glorieux à la Société helvétique de prendre l'initiative.

M. le Dr Vouga, de Neuchâtel, fait remarquer que les nombreux toasts qui ont été portés ces deux jours n'en ont pas encore épuisé la série : « Quand nous jouissons de fêtes comme celle d'aujourd'hui, nous dedevons nous souvenir que nous les devons à l'initiative et au dévouement de quelques hommes précieux. Fribourg possède de ces hommes de cœur et parmi eux se distingue le Dr Thurler, notre président, à la santé duquel je porte mon toast. »

M. le colonel Huber-Saladin, de Genève, le neveu du célèbre naturaliste de ce nom, porte son toast à la science, cette âme de la civilisation, et à la charité.

M. Locher-Balber, de Zurich, président du Comité central, remercie les chanteurs qui viennent d'égayer le banquet par un chant national, le *Ranz des vaches,* entonné par M. le pasteur Chavannes.

M. le conseiller Peter Mérian, de Bâle, qui ne se doutait pas du malheur qui venait de le frapper dans ses affections les plus chères, invite les *jeunes gens de son âge* à remplir leurs verres et à boire avec lui à la santé des dames de Fribourg et tout spécialement des six filles de son hôte.

M. le professeur de la Rive, de Genève, termine le banquet par un dernier toast, auquel on s'accorde à décerner la palme de cette longue série. Il boit à la santé des jeunes membres de la Société :

« Après les pertes que la Société a éprouvées, dit l'illustre physicien, nous aimons à reporter nos regards sur les successeurs des collègues que nous avons perdus; à côté des souvenirs accordés aux défunts, n'ou-

blions pas l'espérance que nous donne la nouvelle génération. »

M. de la Rive recommande aux jeunes sociétaires de toujours conserver l'esprit qui caractérise la Société helvétique : cet esprit de simplicité, de bonhommie et de cordialité. « Notre Société, dit-il, s'est soutenue par ces qualités si éloignées du genre académique. Un autre caractère qui distingue nos travaux, c'est l'amour de la vérité, l'observation exacte des faits, la défiance de l'hypothèse et du système. Il faut sans doute admettre l'hypothèse, mais ne pas l'exagérer et la prendre pour la réalité. »

Le banquet étant terminé (vers 4 heures et demie), on se rend au Barrage et au plateau de Pérolles, et cette demi-heure de trajet de la Grenette au fond de la vallée de la Maigrauge, fournit encore à nos hôtes l'occasion de faire connaissance avec le versant méridional de notre ville et ses sites les plus pittoresques : l'escalier du Court-Chemin, avec ses maisons supportant une rue sur leur toit de molasse; le quartier de la Neuveville, ce berceau de l'ancienne industrie fribourgeoise; la vieille église de St-Jean, avec ses chapelles gothiques et son précieux tableau de Tisonni-Calvari; puis, dominant le tout, les rochers à pic sur lesquels s'élèvent la tour et la porte de Bourguillon avec la gracieuse chapelle de Lorette. Nous nous en écartons pour prendre, à droite, le chemin qui conduit au Sonnenberg.

Arrivés à ce point, nous franchissons l'antique porte de la Maigrauge, pratiquée dans les murs qui protégeaient jadis notre ville de ce côté; nous descendons le chemin rapide et pierreux qui conduit au fond de la sauvage vallée, et nous nous trouvons bientôt en face de ce fier monolithe dû au génie et à la courageuse persévérance de M. Ritter et duquel doit dépendre l'avenir industriel de Fribourg.

Nous n'entreprendrons pas de décrire tout ce que nous avons vu et admiré dans cette visite au Barrage, qui a été sans contredit la plus intéressante de nos excursions. Qu'il nous suffise de rappeler, avec un sentiment de sincère reconnaissance, que tant ici qu'à l'établissement de pisciculture et sur le plateau de Pérolles, dont nous visitâmes les différentes constructions (scierie, fabrique de wagons, fonderie de fer, fabrique d'engrais chimiques), M. Ritter ne négligea rien pour satisfaire pleinement la curiosité de ses nombreux visiteurs. Nous rappellerons avec non moins de gratitude l'empressement que M. Ritter et M. César Vicarino, président du Conseil d'administration de la fabrique de wagons, ont mis à pourvoir à nos rafraîchissements après notre pénible ascension. N'oublions pas non plus l'agréable surprise que nous avait réservée notre musique militaire, dont les harmonieux accords, résonnant tout à coup dans un bouquet de bois de sapin, vinrent charmer notre courte halte.

Mais la nuit est venue. Nous nous acheminons vers le jardin de Tivoli, dont nous ne sommes qu'à une faible distance. Nous le trouvons déjà illuminé, animé, comme l'avant-veille, par la musique qui nous y a précédés et par la foule joyeuse des citadins, et égayé surtout par un temps splendide qui ne nous a pas fait un seul moment défaut depuis l'ouverture de la fête.

Ici, une nouvelle surprise nous est ménagée par les soins de M. le Dr Schnyder, le zélé président de notre Comité d'organisation. Il nous explique, à peu près en ces termes, la présence d'une pyramide de bouteilles qui se pavane au milieu du pavillon rustique où ont été accueillis nos hôtes : « Une de nos grandes préoccupations, dit-il, a été de savoir combien de bouteilles nous devions préparer pour la réception à Tivoli. Nous connaissions bien approximativement le nombre des

arrivants, mais ce qui nous était resté inconnu, c'était la capacité, la profondeur de leur soif. A défaut d'autres données, nous avons dû prendre pour base la soif fribourgeoise. Cependant, nous voyons aujourd'hui que nous avions trop présumé des forces de nos hôtes. Ils voudront bien se mettre à notre niveau en attaquant résolument cette pyramide de bouteilles restée intacte depuis avant-hier soir. »

On peut se figurer ce que devait être une soirée commencée sous de pareils auspices. Toutes les figures, s'épanouirent. Ce ne fut plus, jusqu'au moment de la séparation, qu'une suite bruyante et non interrompue de francs éclats de rire et de joyeux propos. N'oublions pas de dire, en fidèle historien, que pour rendre la fête complète, on improvisa un délicieux petit rigodon, dont le souvenir — tant pour nos hôtes que pour leurs aimables danseuses — ne sera pas le moindre de ceux qui auront été conservés de notre fête annuelle.

Le dernier jour de la session est arrivé.

Ce jour-là encore (mercredi 21) le programme est ponctuellement exécuté : à 8 heures, réunion des sections; à 10 heures, séance générale au Lycée et clôture de la session — mais non clôture de la fête, car celle-ci ne prend vraiment fin qu'après le troisième et dernier banquet qui a lieu ce jour-là à 1 heure.

Bien que bon nombre de nos hôtes nous aient déjà quittés, ce dîner d'adieu n'est pas moins animé que les deux précédents. M. le professeur Galopin, de Genève, ouvre la série des toasts en buvant à l'union dans la diversité.

M. le professeur Amsler, de Schaffhouse, prenant la parole en allemand, dit que cette ville, dont il a été fait choix pour la prochaine réunion annuelle, n'offrira

pas des environs aussi pittoresques que Fribourg; mais il assure que la Société helvétique y trouvera de vives sympathies, du bon vouloir et de l'amitié. Il boit à la réussite de la prochaine réunion.

M. Schaller, conseiller d'Etat, remercie M. Amsler d'avoir parlé la langue de la majorité de la Suisse. Il rappelle qu'à Fribourg les deux nationalités se tendent les mains au-dessus de ces abîmes effroyables qui semblaient devoir nous séparer à jamais, mais que les chefs-d'œuvre de l'art ont rapprochés. Fribourg a même eu pendant plus de trois siècles l'allemand comme langue officielle. La Suisse fournit le spectacle de trois peuples et de trois races coexistant dans une union que la liberté seule peut donner. La France et l'Allemagne se sont heurtées dans un choc terrible et désastreux; chez nous, Allemands et Français se sont fortifiés par l'union sous l'égide de la liberté. — M. Schaller boit à la Liberté.

M. le pasteur Chavannes porte, dans un discours humoristique vivement applaudi, un toast au parasitisme ambulant de la Société. On comprend tout de suite qu'il va faire allusion à la communication donnée le matin par M. Ch. Vogt :

« Les mots d'*illustres savants* ont été prononcés dans nos assemblées, mais ils ne s'appliquent qu'à un petit nombre de membres de la Société helvétique, qui sont réellement des illustrations de la science contemporaine.

« Pour empêcher que l'orgueil des autres membres ne s'égare, je veux leur donner une leçon d'humilité et leur rappeler un fait physiologique : c'est que les êtres qui sont au sommet de la Création gardent des traces de l'origine la plus infime. Ce n'est pas faire une insulte à la Société des sciences naturelles de dire qu'elle n'est autre chose qu'un vaste parasite, mais non pas

vivant dans des cavernes obscures. Nous sommes des parasites ambulants; nous allons d'un ami chez l'autre, goûter d'un nouvel *habitat*. Nous nous sommes fort bien trouvés de l'*habitat* de Fribourg, mais le moment est venu de se quitter; chacun de nos anneaux va s'isoler : ce n'est pas pour nous endormir, mais pour travailler, afin que dans le nouvel *habitat* de Schaffhouse nous puissions trouver de nouveaux anneaux. Je porte un toast au parasitisme ambulant de la Société helvétique des sciences naturelles et à son heureuse réunion à Schaffhouse. »

Le président, rappelant ici le malheur dont M. P. Mérian avait été frappé la veille, propose de lui adresser par dépêche les condoléances de la Société, ce qui est approuvé par d'unanimes acclamations.

M. l'ingénieur Fraisse, de Lausanne, exprime la satisfaction qu'il a éprouvée à visiter les travaux du barrage. Il loue l'énergie de M. Ritter, mais il préfère le suivre dans cette entreprise que dans son expédition au pôle nord. C'est à M. Ritter qu'il porte un toast.

M. le Dr Castella boit au culte des sciences naturelles :

« En présence d'hommes si distingués, qu'il me soit permis de porter un toast à ce feu sacré de l'étude et des recherches, feu sacré qui a conquis le monde, qui vaincra tous les préjugés comme tous les esclavages et toutes les cruautés. — Les hommes de la science n'ont trop souvent reçu qu'une couronne d'épines pour récompense de leurs travaux : l'histoire est là pour le prouver. Néanmoins, ils ne perdent pas courage, ils bravent les fatigues et les dangers pour nous conduire à la terre promise de la science, toute resplendissante de lumière et de vérité ! »

M. Ch. Vogt : « Depuis deux jours on a beaucoup célébré l'union qui règne entre nous. Il est beau, sans

doute, de parler d'union, elle est bonne durant quelques jours; mais moi je veux boire à la lutte, au combat qui est la vie de tout être, à la lutte incessante, sans trêve ni merci. Sans la lutte, notre Société ne pourrait exister : il faut que les opinions se heurtent pour que la vérité jaillisse du choc. C'est à ce combat incessant pour la vérité que je porte mon toast. »

M. Gosse, de Genève, boit au respect de toutes les convictions consciencieuses et honnêtes.

A ce moment, notre Société de chant vient fêter par quelques morceaux de son répertoire la présence de nos hôtes.

Mais c'est comme le signal du départ; l'heure de la séparation a sonné; hélas! l'impitoyable locomotive attend déjà, pour les transporter dans toutes les directions, les anciens et les nouveaux amis qui viennent de se trouver et de se retrouver dans nos murs. Quelques orateurs — MM. Vouga de Neuchâtel, Rothenbach de Berne, Gosse de Genève — prononcent encore quelques paroles de remercîment, d'encouragement ou de sympathie; enfin MM. de Saussure et Ritter, se faisant tour à tour les interprètes des partants et des restants, font entendre les derniers mots d'adieu... et ainsi se termine la 55me session annuelle de la Société helvétique des sciences naturelles, dont nos hôtes conserveront un souvenir aussi agréable — nous aimons à le croire — que celui que leur présence nous a laissé.

L. Grangier.